

LA FÊTE
DU
BÉARNAIS,

TABLEAU VILLAGEOIS,

EN UN ACTE, MÉLÉ DE VAUDEVILLES;

Par MM. EMILE COTTENET et CH. HUBERT.

*Représenté pour la première fois, à Paris, le
23 Août 1817.*

SECONDE EDITION.

PARIS;

Chez BARBA, Libraire, Palais - Royal, derrière le
Théâtre - Français, N^o. 51.

~~~~~  
Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N<sup>o</sup>. 22.  
~~~~~

1817.

Digitized by Google.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

HENRI IV, Roi de France, . M. Franconi jeune.
LARQUEBUSE, vieux Soldat, . M. Bonissant.
PLEINCHANT, Magister, . . . M. Bitmer.
ROBERT, son Fils, { Amants } M. Charles.
BASTIEN, Neveu de { de } M. Melcourt.
Larquebuse, { Michelette. }
GERMAINE, Fermière, . . . M^{me}. Tigée.
MICHELETTE, sa Fille, . . . M^{lle}. Lamare.
Un OFFICIER parlant, . . . M. Bassin.
Villageois, Villageoises.
Soldats.



*L'action se passe sous la Ligue, dans un village
à une lieue d'Amiens.*

LA FÊTE DU BÉARNAIS,

A-PROPOS EN UN ACTE.

Le théâtre représente la place d'un village; une église se voit dans le fond; au milieu, et de même dans le fond, est un gros orme faisant la fourche des deux côtés, et un peu plus en avant, un orme un peu moins gros; à la gauche du spectateur, est la maison de Germaine. Au lever du rideau, des villageois et villageoises posent des guirlandes partout; le canon se fait entendre dans l'éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

LARQUEBUSE, PLEINCHANT, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES;

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Air : *Jeunes fillettes (des Deux Journées)*

Allons,
Fillettes,
De nos fleurettes
F'asons
Des festons.

D'un beau jour v'là l'aurore;
Pisque j' pouvons encore

Fêter,
Chanter
Et répéter

(*Le canon se fait entendre.*)

L' cri
D' vive Henri.

L A R Q U E B U S E.

Air : *Entends-tu l'appel qui sonne ?*

C'est en vain que l' canon tonne,

Doublons

Notre gaité, nos fions fions;

Le carillon de Bellonne

Jamais

N'étonne,

Le Français.

CHOEUR DE GARÇONS.

C'est en vain que l' canon tonne, etc.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Allons, fillettes, etc.

L A R Q U E B U S E.

Que l' boulet frappe à ma porte,

Comm' plus d'un fois j'ai vu l' loup,

J' veux que le diable m'emporte

S'il m'empêche d' boire un coup.

CHŒUR DE GARÇONS.

C'est en vain que l' canon tonne, etc.

CHŒUR DE FILLES.

(*Lecanon redouble.*) Allons, fillettes, etc.

LARQUEBUSE.

Eh bien ! jeunes filles, qu'avez-vous donc ? le canon vous f'rait-il peur ? Allons, allons, de la gaiété, et qu'on se dispose à fêter notre bon Henri IV.

PLEINCHANT.

Je vous disais donc que. . .

LARQUEBUSE.

Air : Il me faudrait quitter l'empire.

Mes bons amis, loin d'attrister la fête,
L'airain tonnant doit avoir des attraits,
Il nous apprend la nouvelle défaite
Des ennemis du Héros béarnais ;
Chacun de nous doit bénir ce vacarme,
Un doux repos va le suivre de près,
Puisque souvent c'est au canon d'allarme
Que nous devons le canon de la paix.

Allons, magister, encore un coup ; est-ce que le bruit vous coupe la parole ?

PLEINCHANT.

Du tout, papa Larquebuse, du tout ; je ne chante pas avec vous, par deux raisons : primò, premièrement, c'est que ma place de magister m'interdit toute joie bruyante ; secundò, deuxièmeement, c'est que mon talent de chantré au latin. . .

LARQUEBUSE.

Vous empêche de boire ?

PLEINCHANT.

Au contraire, il faut qu'un chantré boive. Je vous disais donc que. . . ma basse-taille couvrirait ces petites voix flûtées et que. . . Mais pourquoi ce canon ?

LARQUEBUSE.

Il me paraît que ces maudits ligueurs ne veulent pas se rendre, et que le maréchal d'Aumont qui commande les troupes royales voudrait les y forcer.

PLEINCHANT.

Comme c'est aujourd'hui la fête de notre bon béarnais, le maréchal desire peut-être lui donner la ville d'Amiens pour bouquet.

LARQUEBUSE.

Tableu ! ça ne serait pas la plus vilaine fleur de son jardin.

PLEINCHANT.

Il aura de la peine à soumettre cette ville, la garnison est forte, le général qui la commande est, dit-on, brave, et ma foi, je vous disais donc. . .

LARQUEBUSE.

Eh qu'importe !

Air : *A jeun je suis trop philosophe.*

Quand des lys la blanche bannière
 Guide un Français dans les combats,
 On sait qu'il n'est point de barrière
 Capable d'arrêter ses pas.
 Pour soutenir la cause d'Henri Quatre,
 Nos guerriers fiers de mourir,
 Seront toujours les premiers à combattre
 Et toujours les derniers à fuir.

PLEINCHANT.

Benè, benè. (*On entend une musique guerrière.*) Mais
 quel est ce bruit ?

LARQUEBUSE.

Eh vive dieu ! je ne me trompe pas, c'est le régiment
 de votre fils.

PLEINCHANT.

De mon fils !

TOUT LE MONDE.

De Robert ?

LARQUEBUSE.

Enfans, courez tous au-devant de lui.

CHOEUR.

Air : *Courant au Vaudeville.*

Robert, ce joyeux drille,
 Revient parmi nous,
 Plaisir bien doux !
 Amis, qu'not' gaité brille,
 Car c'est l' roi des fous.

PLEINCHANT (*avec enthousiasme*).

Quand le sort t'est prospère,
 Et qu'il t'attend
 Le cœur content,
 Viens embrasser ton père,
 Fils
 Que je fis.

CHOEUR.

Robert, ce joyeux drille. (*Tout le monde sort excepté Larquebuse.*)

SCÈNE II.

LARQUEBUSE (*seul*).

Voilà un retour qui pourra bien déranger le mariage
 de Bastien, mon neveu, avec la petite Michelette, fille
 de Germaine, la plus coquette et la plus folle des veuves
 de ce canton, . . . Ma foi, vogue la galère : si Michelette
 aime encore Robert à qui elle avait été promise. . . .
 Mais voici notre monde.

SCÈNE III.

ROBERT, PLEINCHANT, LARQUEBUSE, HOMMES D'ARMES,
 VILLAGROIS, VILLAGROISES.

CHOEUR PRÉCÉDENT.

Robert, ce joyeux drille,
 Revient parmi nous,

U 1
Plaisir bien doux !
Amis, qu' not' gaité brille,
Car c'est l' roi des fous.

P L E I N C H A N T.

Mon cher Robert, viens encore sur le sein paternel,
recevoir les. . . la . . . le . . . Enfin je disais donc que
je te revois après deux ans d'absence.

R O B E R T (montrant son guidon).

Avec ces marques de la bonté de Henri.

L A R Q U E B U S E.

Quoi! tu as l'honneur?

R O B E R T.

D'être cornette dans l'un des régimens de sa garde.

L A R Q U E B U S E.

Vive dieu! et qu'as-tu donc fait pour mériter un
pareil grade?

R O B E R T.

Air romance de Téniers.

Pour le Roi j'avais tout à craindre,
Car sa valeur méconnaît le danger,
Un coup de lance allait l'atteindre,
Je l'écarte, et cours le venger.
Jaloux du prix qu'il m'offrit en partage,
Plus jaloux de le mériter,
Si je ne puis égaler son courage,
Je me sens fier de l'imiter.

L A R Q U E B U S E.

Ventrebleu! c'est ainsi que j'en agissais avec lui avant
que mes blessures m'eussent forcé de battre en retraite.

P L E I N C H A N T.

Je vous le disais bien, que mon fils serait un jour digne
de son père.

R O B E R T.

De grâce, donnez-moi des nouvelles de tout le monde.
Comment se porte madame Germaine?

L A R Q U E B U S E.

C'est mademoiselle Michelette que tu veux dire?

R O B E R T.

Eh bien! toutes deux.

P L E I N C H A N T.

Prim^o prim^oriément, Germaine a toujours envie de se
marier malgré sa cinquanteaine.

R O B E R T.

En vérité?

L A R Q U E B U S E.

Il n'est pas jusqu'à ton père, sur lequel elle n'ait jeté
son dévolu; à présent c'est mon tour.

R O B E R T.

Et vous allez peut-être?

L A R Q U E B U S E.

L'inviter à rester veuve si elle attend après moi.

Air : *Muse des bois.*

Lois de chercher, d'aimer cette victoire,
 Pour la beauté je ne fais plus un pas ;
 Bref, à mes yeux, il n'est rien que la gloire
 Qui puisse encor m'offrir quelques appas.
 Lorsque du temps j'éprouve le ravage,
 Je sens morbleu ! oui je sens chaque jour,
 Que s'il n'est pas d'hiver pour le courage,
 Il n'est hélas ! qu'un printemps pour l'amour.

R O B E R T.

Et Michelette, est-elle toujours jolie ?

P L E I N C H A N T.

Cela ne se demande pas.

R O B E R T.

Et m'est-elle restée fidelle ?

L A R Q U E B U S E.

Ça, c'est une question à faire.

R O B E R T.

Comment ?

P L E I N C H A N T.

S'il faut t'en faire l'aveu, elle est destinée au neveu
 du papa Larquebuse.

R O B E R T.

Quoi ! Bastien ?....

P L E I N C H A N T.

Doit épouser Michelette ce soir même.

R O B E R T.

Corbleu ! je suis arrivé à temps pour empêcher ce
 mariage, et j'espère y parvenir.

L A R Q U E B U S E.

Ma foi, mon garçon, fais de ton mieux ; mais dis-
 nous donc pourquoi le canon s'est fait entendre....

R O B E R T.

Vous ignorez sans doute l'arrivée d'Henri IV au camp.

P L E I N C H A N T.

Comment, le Roi ?

R O B E R T.

Est venu, comme il le fait toujours, se mettre à la
 tête de son armée.

S C È N E I V.

Les Prêtres, MICHELETTE.

M I C H E L E T T E, *accourant.*

On vient de me dire.... Mon cher Robert !

R O B E R T.

Ma bonne Michelette ! quel plaisir j'éprouve à te revoir.

M I C H E L E T T E.

Et moi donc ? je ne me sens pas d'aise.

L A R Q U E B U S E.

Adieu le mariage de mon neveu.

P L E I N C H A N T (*essuyant une larme.*)Voilà pourtant comme j'étais il y a.... Oui, il y a
 quarante ans.

R O B E R T .

Dois-je en croire ce que l'on ma dit? Bastien.....

M I C H E L E T T E .

Oh jamais ! non jamais.

Air No. 1 de la Prisonnière.

Bastien s'avise de m'aimer,
 Lucas s'avise d' me le dire,
 Claude m' jur' que jons su l' charmer,
 Gros-Pierr' que j' cause son martyre :
 Robert, dissipe tes frayeurs,
 Sans te fâcher, sans te déplaire,
 J' pouvons en écouter plusieurs,
 Mais c'est toujours toi que j' préfère.

(bis.)

A-propos, j'oubliais que je vous en veux.

R O B E R T .

M'en vouloir? et pourquoi?

M I C H E L E T T E .

Rester six grands mois sans m'écrire.

R O B E R T .

Henri nous en donne-t-il le temps.

Air : Il n'est pas temps de nous quitter.

Comme il commande à des Français,
 Comme son bonheur est le nôtre,
 A peine obtient-il un succès,
 Qu'il veut en obtenir un autre.
 Prêt à vaincre comme à périr,
 Nuit et jour de gloire il s'enivre.
 Et sur ses pas veut-on courir,
 Il faut des ailes pour le suivre.

L A R Q U E B U S E .

Vive Dieu, je le reconnais bien là.

Air : D'un magistrat irréprochable.

En vain les ligueurs, qu'on abhorre,
 Du trône voudraient renverser
 Ce bon Roi que chacun adore,
 Que nul ne saurait remplacer ;
 S'il était forcé d'en descendre,
 Les Français, bravant l'avenir,
 Seraient unis pour le défendre,
 Comme ils le sont pour le chérir.

M I C H E L E T T E .

Monsieur, toutes vos raisons ne m'empêcheront pas
 de vous en vouloir.... Oh ! le bel habit. Ce cher petit
 Robert. (*Elle l'embrasse.*)

L A R Q U E B U S E .

Elle lui en veut d'une drôle de manière.

M I C H E L E T T E .

A présent, ma mère aura beau faire, je n'épouserons
 certainement pas ce nigaud de Bastien.

R O B E R T .

Quoi ! ta mère exigerait absolument....

M I C H E L E T T E .

Oui : mais j'ons une tête aussi, et vous M. Larque-

buse, vous aurez beau faire le roi ce soir à la fête, je ne vous écouterons pas.

ROBERT.

Quels sont ces préparatifs?

PLEINCHANT.

Pour célébrer la fête d'Henri IV; tu sais ou tu ne sais pas, mais enfin tu dois savoir que le papa Larquebuse ayant l'honneur de ressembler à Sa Majesté, il a aussi l'honneur de la remplacer à table, et que.....

ROBERT (*à part*).

Oh! l'excellente idée! le roi va sans doute visiter les postes, si je pouvais diriger ses pas de ce côté et le rendre témoin de cette fête.

MICHELETTE.

Eh ben! qu'est-ce que vous dites donc là tout seul? C'est à moi qu'il faut parler; savez-vous ben qu'c'est ce soir qu' ma mère veut m' marier.

ROBERT.

Rassure-toi, je vais tout employer pour obtenir le consentement de ta mère; mon devoir me rappelle auprès du roi; mais dans une heure je serai de retour.

MICHELETTE.

Ben vrai?

ROBERT.

Je te le promets.

PLEINCHANT.

Ne manque pas.

LARQUEBUSE.

Nous t'attendons pour la fête.

ROBERT.

Dans une heure! (*aux soldats.*) Allons rejoindre le roi.

[*Air : Notre amour est né dans l' village (de Gaspard).*]

Aujourd'hui, ma chère,
Quand j'obtiens un tendre retour,
Je saurai tout faire
Pour unir l'himen à l'amour.

MICHELETTE.

Des maux qu' ton absence,
Pendant plus d' deux ans m' fit souffrir,
Je sens qu' ta présence,
En un instant, vient me guérir.

TOUT LE MONDE.

Aujourd'hui, ma chère,
Quand il est payé de retour,
Il saura tout faire
Pour unir l'himen à l'amour.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté ROBERT.

LARQUEBUSE.

Eh bien! magister, et vous Michelette, vous voilà tous les deux contents.

M I C H E L E T T E.

C'est ben fait pour ça. Qu'est-ce que j'entends donc là?

L A R Q U E B U S E.

C'est mon neveu Bastien et ta mère qui, selon leur louable coutume, se disputent.

S C E N E V I.

L E S P R É C É D E N S , G E R M A I N E , B A S T I E N .

B A S T I E N .

Oui, madame veuve Germaine, la fermière, j'ai entr'aperçu M. Robert.

G E R M A I N E.

Allons donc, nigaud.

B A S T I E N .

C'est vrai.

G E R M A I N E.

Ça n'est pas possible.

L A R Q U E B U S E.

C'est très-possible puisqu'il est ici.

G E R M A I N E.

Ici?

P L E I N C H A N T.

Qui dit ici, dit là-bas.... Je vous disais donc que ce retour va sans doute changer votre résolution.

G E R M A I N E.

M. Pleinchant, me prenez-vous pour une girouette?

B A S T I E N .

Il n'ose pas.

G E R M A I N E.

Je suis femme, et quand j'ai dit oui, c'est....

B A S T I E N .

Non.

G E R M A I N E.

Qu'est-ce à dire?

L A R Q U E B U S E.

Allons, allons, nous voici tous rassemblés, et plutôt que de vous disputer, faisons une petite répétition de la fête.

T O U T L E M O N D E.

C'est ça.

P L E I N C H A N T.

Il a raison, répétons, répétons....

L A R Q U E B U S E.

Mes enfants, en place.

M I C H E L E T T E.

C'est moi qui couronn'rai le roi.

G E R M A I N E.

C'la va sans dire.

B A S T I E N .

A ça, dites donc, si vous voulez répéter avec les gestes, il faut des gigots, des dindons, parce que, voyez-

vous, quand sur la table je ne vois point de plats, je ne suis pas dans mon assiette ordinaire.

(Pendant ce monologue, Larquebuse est placé sur le trône de verdure.)

L A R Q U E B U S E.

Monsieur mon neveu, silence, je suis roi.

P L E I N C H A N T.

Et d'après ce, tu dois te taire.

B A S T I E N.

C'est fini, *mutus*; mon oncle sait bien que quand il est roi, je ne suis pas un des mauvais sujets de son royaume.

L A R Q U E B U S E.

Avant tout, goûtons le vin; qui est-ce qui fait l'échanson?

B A S T I E N.

Ça n' s'ra pas moi, puisque j' n'ai jamais pu en apprendre une par cœur.

P L E I N C H A N T.

Imbécile, qui dit l'échanson, dit le Ganimède, l'Hébé...

B A S T I E N.

L'hébéte, achevez, alors ce s'ra moi.

P L E I N C H A N T (à Larquebuse).

Sa Majesté veut-elle que je la harangue?

L A R Q U E B U S E.

Cela ne se demande pas; mais, M. l'orateur, soyez court.

T O U T L E M O N D E.

Écoutons, écoutons.

P L E I N C H A N T.

Silence. (*Au roi*) Sire, Annibal sortant de Carthage....

L A R Q U E B U S E.

Un moment, Annibal sortant de Carthage avait sans doute bu un coup, et je vais en faire autant. (*Il boit.*)

T O U T L E M O N D E.

A la santé du roi.

B A S T I E N.

Paix donc, vous n' savez donc pas vous autr's que quand le roi boit; les filles se taisent et les garçons ôtent leurs chapeaux.

P L E I N C H A N T.

Sire, je disais donc qu'Annibal....

B A S T I E N.

Comment Cannibal! Eh non! vous disiez ani....

T O U T L E M O N D E.

Tais-toi donc, Bastien.

P L E I N C H A N T.

Ce nigaud me coupe le fil.

B A S T I E N.

V'là que j' li coupe le fil à présent: allons, défilez votre chapelet, je ne dis plus mot.

P L E I N C H A N T.

Annibal partant de Carthage pour combattre les Hu-
Fête du Béarnais.

guenots, Visigoths et Ostrogoths, rencontra une... tribu...
des A... des O... des U...

BASTIEN.

Allons, tout l'Alphabet va y passer.

LARQUEBUSE.

La suite à demain,

BASTIEN.

Ah ! c'est dommage, c'est dommage, le magister commençait à s'échauffer ; il disait tout-à l'heure que j' lui coupais l' fil, c'est ben vous, mon oncle, qui..... Qu' vous êtes heureux d'être roi pour faire taire les gens à volonté.

LARQUEBUSE (*se levant.*)

Heureux d'être roi ! Eh ! mes enfans.

Air nouveau de Dreuih.

Exempt de soucis et de peine,
Dans sa cabane un bûcheron,
En paix, fait sauter le bouchon
Du briolet et du Surène.
D'orgueil il n'est point dévoré ;
Par ses enfans, sa ménagère
Caressé, chéri, révééré,
Il est riche dans sa misère :
Or le bûcheron, croyez-moi,
Est cent fois plus heureux qu'un roi.

Cependant.

Même air.

Les dieux, en suivant leur caprice,
Font par un destin rigoureux,
Aux dépens de cent malheureux,
Un riche rongé d'avarice.
Henri n'a dans tous ses projets
D'autre but que la bienveillance,
Et le bonheur de ses sujets
Devient le prix de sa vaillance :
Alors les dieux sont, croyez-moi,
Moins heureux que notre bon Roi.

BASTIEN.

Tout c' que vous dites là, c'est juste, très-juste, on ne peut pas plus juste et je ne dirais pas mieux. . . .
A présent, à la danse.

LARQUEBUSE.

Nous l'avons répétée hier et ce serait du temps de perdu ; je cours chez moi, mettre mon habit de cérémonie. . . . Dans une demi-heure, je serai ici, ne manquez pas de vous y trouver vous autres. Suis-moi, Bastien.

BASTIEN.

C'est juste, je suis son premier valet-de-chambre. (*Tous deux sortent.*)

SCÈNE VII.

GERMAINE, PLEINCHANT, MICHELETTE.

GERMAINE.

Revenons à votre fils.

M I C H E L E T T E.

Ma mère, il m'aime plus que jamais, et. . .

P L E I N C H A N T.

J'espère qu'en conséquence vous allez donner le congé à Bastien ?

M I C H E L E T T E.

Ah oui, ma mère !

G E R M A I N E.

Je l'veux bien. Mais à la condition que vous m'épouserez.

P L E I N C H A N T.

Vous tenez donc furieusement à vous marier ?

G E R M A I N E.

C'est assez naturel.

Air : Une fille est un oiseau.

D'abord j'ons eu trois maris
 Pleins d'égards et de tendresse,
 Avec eux j'étions maitresse,
 Ca n'laiss' pas qu' d'avoir son prix;
 J'criais, j' pestais à la ronde,
 Sans crainte que l'on me gronde;
 Ils sont partis de ce monde,
 Où l'homme n'est que passager :
 Quand ma fille se marie,
 Il m' faut, puisqu'il faut que j' crie,
 Quelqu'un à faire enrager.

P L E I N C H A N T.

Que vous teniez à vous marier, c'est bien; mais que vous teniez à m'épouser, c'est mal.

G E R M A I N E.

Dam', c'est à prendre ou à laisser.

M I C H E L E T T E.

Mon bon monsieur Pleinchant, faites un petit effort pour votre fils, épousez ma mère.

P L E I N C H A N T (*en récitatif*).

« En vain je le voudrais, mais mon cœur s'y refuse. »

Air Vaudeville d'Arlequin cruello.

Près de l'Aurore, l'on nous dit
 Que Titon devient jeune;
 Je crois que, malgré son crédit,
 Souvent l'Aurore jeûne.
 Quoique vieux pour faire l'amour,
 Chaque jour,
 Un tendre retour
 Est parfois près d'éclorre :
 D'après cet antique dicton,
 Pour vous je serais un Titon,
 Titon, Titon,
 Si vous étiez l'Aurore,

G E R M A I N E.

Insolent ! voilà qu' est bien décidé : Michelette épousera Bastien, et moi, le papa Larquebuse.

M I C H E L E T T E.

En ce cas, ma mère, vous vous marierez toute seule.

GERMAINE.

C'est ce que nous verrons.

MICHELETTE.

C'est tout vu.

PLEINCHANT.

Je disais donc que. . .

GERMAINE.

Vous êtes un sot.

PLEINCHANT.

Madame la fermière!

GERMAINE.

Monsieur le magister!

MICHELETTE.

Ah mon dieu! mon dieu! est-ce que vous allez encore vous disputer, un jour comme celui-ci?

CHŒUR.

LES JEUNES FILLES (à Pleinchant).

Air : *Modérons, modérons, modérons-nous.*

Vous êtes le plus fou des fous.

LES GARÇONS (à Germaine).

Et vous, sur parole,

La fermière la plus folle.

LES FILLES ET LES GARÇONS.

Pour un rien se mettre en courroux,

Soit dit entre nous,

C'est se faire moquer de vous.

Modérez, modérez, modérez-vous.

GERMAINE.

Il faut que je crie

Lorsqu' l'on me contrarie.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

Modérez, modérez, modérez-vous,

Soit dit entre nous,

C'est s' fair' moquer d' vous.

GERMAINE et PLEINCHANT (à part).

Modérons, modérons, modérons-nous,

Soit dit entre nous,

C'est s' fair' moquer de nous.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BASTIEN.

BASTIEN (accourant).

Air : *Ah! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Quel malheur, hélas!

Pleurez, bons drilles,

Pleurez, filles:

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Quel malheur, hélas!

Mon oncle ici ne viendra pas.

GERMAINE.

Ta conduite est sans pareille;

Que viens-tu donc nous chanter?

BASTIEN.

Je vais vous le répéter,

ENSEMBLE.

D' grace, prêtez-moi l'oreille:
Ah! ah! ah! etc.

MICHELETTE.

Nous v'là ben instruits.

GERMAINE.

As-tu perdu la tête?

BASTIEN.

C'est ben fait pour ça.

PLEINCHANT.

Mais que viens-tu nous conter?

BASTIEN.

C' n'est pas un conte; imaginez-vous que, comme garde-chasse des environs, mon oncle avait fait arrêter deux braconniers... Mais la.... deux mauvais sujets.

MICHELETTE.

Après?

GERMAINE.

Finis donc.

BASTIEN.

V' là qu' je commence à finir: on les a interrogés c' matin, v'la qu' le juge du bourg voisin a mandé mon oncle, v'la qu' mon oncle y est allé, v'la que j' n'avons plus de roi pour la fête, et v'là..... tout.

TOUT LE MONDE.

Qu'eu gignon, qu'eu gignon!

MICHELETTE.

Bon, ça va reculer la signature du contrat.

GERMAINE.

Comment faire?

BASTIEN.

C'est c' que j' me demande et c'est c' qu'il faut d'mander à M. le magister.

PLEINCHANT.

Le cas est épineux..... et..... ma..... foi..... attendez: après avoir mûrement réfléchi, je ne vois qu'une chose.

MICHELETTE, GERMAINE, BASTIEN.

Laquelle?

PLEINCHANT.

C'est d'en chercher un.

BASTIEN.

Le magister a raison.

MICHELETTE.

Air: *Vive le vin de Ramponneau.*

Allez,
Courez,
Cherchez,
Trouvez

Ce Roi que l'on desire,
Et faites que l'on puisse dire
Il est aussi bon
Qu'un Bourbon.

BASTIEN.

Bon

On

Ne peut pas

En tel cas,

Pour sortir d'embarras,

Même en doublant de zèle,

Choisir comme on le voudrait ;

Il faudrait

Trop courir pour trouver son modèle.

GERMAINE, MICHELETTE, BASTIEN.

Allez,

Courez, etc.

PLEINCHANT, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

Allons,

Courons,

Cherchons,

Trouvons

Ce Roi que l'on desire,

Et faisons

Que l'on puisse dire

Il est aussi bon

Qu'un Bourbon.

(Ils sortent.)

S C È N E I X.

MICHELETTE, GERMAINE, BASTIEN.

GERMAINE.

Et nous, rentrons finir de préparer ce qu'il faut pour la fête.

BASTIEN (bas à Germaine).

Aussi bien j'ai à vous parler.

Air de l'Ecu de six francs.

Le r'tour de Robert me tracasse,

Je crains que cet adroit vainqueur,

De la beauté que je pourchasse,

N' me raviss' la main et le cœur ;

D'après ce soupçon qui m' réveille,

J' dois vous dir' c' que je ressens là....

Mais faut que je soyons pour c'la

Tête-à-tête avec votre oreille.

GERMAINE.

Eh bien ! mon garçon, viens avec moi.

MICHELETTE (à part).

Et Robert qui n' revient pas. Mon Dieu ! mon Dieu ! que j' suis malheureuse ! (Ils rentrent.)

S C È N E X.

HENRI IV, ROBERT, UN OFFICIER, quatre hommes d'armes.

HENRI.

Robert, où sommes-nous ?

ROBERT.

Sire, dans le village où j'ai reçu le jour.

HENRI (voyant les tables.)

Ventre-saint-gris, ce sont donc des gens affamés qui vont venir ici ?

R O B E R T.

Oui, sire, affamés du bonheur de fêter leur roi. C'est sous cet orme que tous les ans, à pareille époque, les habitans de ce village se rassemblent pour célébrer la fête de leur bon Béarnais : c'est ainsi qu'ils vous nomment.

H E N R I.

J'ai toujours aimé jouir de la félicité de mon peuple, et je veux profiter de cette occasion : garde-toi surtout de me faire connaître à ces braves gens, le respect remplacerait la franchise, et je ne pourrais plus juger de leur véritable attachement. Le brave d'Aumont tient les assiégés en respect et je puis sans crainte accorder un instant au plaisir.

R O B E R T.

Vous en consacrez tant à la gloire!

H E N R I.

Serais-je roi sans cela? D'ailleurs, est-il si difficile de vaincre lorsque l'on commande à des Français?

R O B E R T.

Ah! sire.

Air : *De la Robe et des Bottes.*

Guidé par un pilote habile,
Un vaisseau jouet des autans,
Franchit un écueil difficile
Et semble maîtriser les vents;
Si le nautonnier perd courage,
Quand le danger se fait sentir,
Malgré l'effort de l'équipage,
On voit le vaisseau s'engloutir.

H E N R I.

Ventre-saint-gris, que ferait le pilote sans l'équipage? Aussi, plus le Français m'aime, plus ses ennemis doivent me craindre, et messieurs de la ligue verront beau jeu.

S C È N E X I.

LES MÊMES, BASTIEN.

B A S T I E N (*.-sans voir personne*).

Ça n'est-il pas enrageant, c'te maman Germaine qui s'obstine à vouloir qu'le contrat soit signé sous le grand orme, et par mon oncle Larquebuse, encore.

H E N R I.

Quel est ce rustre?

R O B E R T.

Le neveu d'un brave militaire qui a long-temps combattu à vos côtés.

B A S T I E N.

Il y a vraiment d' quoi s' désespérer.

H E N R I.

Et ce vieux serviteur est-il heureux?

R O B E R T.

Comme on l'est sous un bon roi.

HENRI.

N'oublie pas que je ne veux être ici qu'un simple officier de ma suite.

BASTIEN (*apercevant le roi*).

Ah mon Dieu ! v'là deux hommes d'armes, si c'étaient des ligneurs ?

HENRI.

Approche l'ami, et dis-nous.....

ROBERT.

Tu trembles, je crois ?

BASTIEN.

C'est ben possible.... Tiens, c'est M. Robert. (*Il lui saute au cou.*) Oh ! comme votre camarade ressemble à mon oncle ; à-propos de mon oncle, vous n' savez pas une chose ?

ROBERT.

Non, qu'est-ce ?

BASTIEN.

C'est que nous n'aurons pas le papa Larquebuse, qu'est mon oncle, et dont j' suis l' neveu, pour remplacer notre bon Henri. O la bonne idée ! dites donc, si votre camarade, qui a une figure bonne personne, voulait.... Faut que j' lui parle moi, au camarade ; M. l'officier, si un beau garçon, un joli jeune homme (comme moi par exemple), vous invitait à faire le roi une heure ou deux, qu'est-ce que vous lui reponderiez ?

HENRI (*à part*).

Plaisante question.

BASTIEN.

Vous ne répondez pas ; qu'est-ce que vous lui reponderiez ?

HENRI.

Que j'accepte.

BASTIEN.

Vraiment. Ah ! que vous êtes bon, que vous êtes donc bon ; ah ça ! faut que j' vous explique le pourquoi-t'est-ce de la demande que j' vous fais : imaginez-vous que si tous les ans nos habitans ne voyaient pas, sous cet orme, une figure qui r'ssemblât à celle du Béarnais, le corps du village en perdrait la tête : c'est que j' l'aimons tant, c' bon Henri.

Air du Verre.

Comment n' pas chérir le guerrier
 Qui, loin d' régner sur nous en maître,
 Préfère au plus noble laurier
 L'épi que l' laboureur fait naître.
 Adoré de tous ses sujets,
 Pour lui mon cœur est fier de battre,
 Faudrait cesser d'être Français
 Pour cesser d'aimer Henri Quatre.

D'puis quinze ans c'était mon oncle qui faisait le roi ; comme il ne peut pas v'nir aujourd'hui et que vous res-

semblez à mon oncle, ou que mon oncle vous ressemble ; prenez sa place ; si vous ne savez pas comment il faut faire je vous l' montrerai : ça vous convient-il ? Oui ? En ce cas touchez là. (*Il lui donne une poignée de main.*)

ROBERT (*bas au roi*).

Pardon, sire ; mais cette familiarité....

HENRI (*de même*).

Me plait, et je suis curieux de voir jusqu'au bout cette petite comédie. (*A Bastien*) Vais-je bientôt entrer en fonctions ?

BASTIEN.

Dans un moment, faut qu' vous attendiez vos sujets.

HENRI (*riant*)

Ah ! c'est différent.

BASTIEN.

Ah ça, dites donc, n'allez pas faire comme mon oncle, surtout.

HENRI.

Que fait-il ton oncle ?

BASTIEN.

Si le roi l' savait il lui f'rait un beau train : imaginez-vous qu'il boit, mange, chante, cause et cajole les filles tout aussi bien qu' nous.

HENRI.

C'est affreux.

BASTIEN.

C'est c' que j' lui dis ; mais y m' repond :

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

- « Henri, l'idole des Français,
- » De chaqu' Français est idolâtre ;
- » Juste et bon envers ses sujets,
- » Chaqu' jour il étend ses bienfaits
- » Depuis le prince jusqu'au pâtre :
- » Sans orgueil comme sans fierté,
- » A Bellonne, à l'Amour fidelle,
- » C'est l'apôtre de la gaité,
- » Il faut bien (*bis*) que j' suiv' le modèle.

HENRI.

Il a raison, ventre-saint-gris.

BASTIEN.

Vous croyez ça vous ? Eh bien ! si j'étais roi, je ne parlerais pas à tout l' monde. Mais j' bavarde au lieu d'aller dire à la maman Germaine, et à ma petite Michette qu' vous voulez bien remplacer mon oncle. (*Fausse sortie.*) Vous signerez au contrat, n'est-ce pas ? (*Idem.*) J' vous en offre autant, M. Robert. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

HENRI IV, ROBERT.

ROBERT.

Vous le voyez, sire, par tout on vous offre la couronne.
Fête du Béarnais.

H E N R I.

Et je saurai la mériter. Allons, je ne voulais être ici qu'un simple officier ; mais je serai roi , puisqu'il le faut.

R O B E R T.

C'est le vœu de tous les Français.

Air de Jean Monnet.

Du fardeau de la couronne,
On ne chargeait autrefois
Qu'un homme digne du trône
Par ses vertus, ses exploits.

Cet usage revient,
On la donne à la vaillance,
A la bonté, la clémence :
Sire, elle vous appartient.

H E N R I (*aux hommes d'armes*).

Messieurs, continuez votre ronde, et si ma présence était nécessaire, si les assiégés tentaient une sortie, qu'un courrier vienne m'en avertir, et bientôt vous me verrez à votre tête. (*Les hommes d'armes sortent*).

S C E N E X I I I.

HENRI IV, ROBERT, GERMAINE, MICHELETTE, BASTIEN.

B A S T I E N.

C'est tout son portrait, et j' suis sûr qu'il f'ra joliment le roi.

M I C H E L E T T E.

Et Robert est avec lui ? C'est ma fine vrai.

G E R M A I N E.

Oh ! qu'eu ressemblance !

R O B E R T.

Bon jour, maman Germaine.

G E R M A I N E.

Bon jour, bon jour, mon garçon. (*Au roi*) Mon brave officier, vous consentez donc à faire le roi aujourd'hui ?

H E N R I.

Oui, bonne femme ; (*à part*) et toute ma vie, s'il plait à Dieu.

G E R M A I N E.

Ah ! tant mieux, car vous avez autant de ressemblance avec le roi au grand nez, que le papa Larquebuse qui est son portrait frappant.

H E N R I.

Cela me fait honneur.

G E R M A I N E.

Sans doute, ça doit vous faire honneur.

H E N R I,

Vous le connaissez donc, le roi au grand nez ?

G E R M A I N E.

Je l' connaissons..... si l'on veut ; mais on nous a tant parlé de lui, on nous a tant fait son portrait, que drès que j' voyons quelqu'un qui lui ressemble, (*comme vous par exemple*) j' croyons toujours qu' c'est lui.

BASTIEN (*séparant Robert et Michelette*).

Assez de chuchot'mens comme ça, mam'selle; songez qu'il n'est pas permis à une future de jaccasser tout bas avec celui qui n'est pas son futur. D'ailleurs, M. Robert n' pense plus à vous puisqu'il doit signer au contrat.

MICHELETTE.

Je l'espère ben.

ROBERT.

J'y compte.

MICHELETTE.

Vous feriez mieux, M. Bastien, d'aller prévenir nos villageois qu' j'avons un roi.

BASTIEN.

Et un bon encore. J'y cours. (*Fausse sortie. A Germaine.*) L'y ressemble-t-il, hein?

GERMAINE.

Beaucoup. Vas prévenir nos voisins.

BASTIEN.

J'y vole.

Air de la Légère,

Quelle ivresse! *(bis.)*
 Quels transports! quelle allégresse!
 Quelle ivresse! *(bis.)*
 Qu' nos habitans
 S'ront contens!

(*Au roi*). Vous m'avez l'air d'un luron,
 Vous f'rez ben l' roi, je l'assure,
 Vous portez sur vot' figure,
 Tout' la bonté d'un Bourbon;
 Suivez l'avis que j' vous donne,
 Ayez, je vous l' dis tout net,
 Pour bien porter la couronne,
 La tête près du bonnet.

CHOEUR.

Quelle ivresse! (*Il sort.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, excepté BASTIEN.

GERMAINE (*à part*).

J' crois qu' j'aimerions mieux c't' officier que le papa Larquebuse.

HENRI.

Robert, j'ai besoin de me rafraîchir.

ROBERT.

Mon.... capitaine, je suis fâché de m'être laissé prévenir.

GERMAINE.

J'veux avoir l'honneur d' vous verser moi-même.

HENRI.

Eh bien j'aurai le plaisir de l'accepter.

MICHELETTE.

Ma mère, voulez-vous que j'aille....

GERMAINE.

Non, j'y vais moi-même; Robert, viens m'aider à

détourner quelques fagots, il y a encore quelques bouteilles de vieux vin, et c'est d'celui-là que j'voulons vous offrir.

ROBERT.

Je vous suis.

MICHELETTE (*bas à Robert*).

V'là une occasion pour lui r'parler de notre amour.

ROBERT.

Sois tranquille.

GERMAINE.

Toi, Michelette, tiens compagnie à monsieur.

MICHELETTE.

Avec plaisir, ma mère.

SCÈNE XV.

HENRI, MICHELETTE.

MICHELETTE.

Mon bon monsieur.

HENRI.

Ma jolie demoiselle.

MICHELETTE.

Vous allez m'trouver beh curieuse: savez-vous si votre camaradé Robèrt fait la cour à queuqu' belle dame?

HENRI.

Oui, mon enfant... Il en aime une surtout....

MICHELETTE.

Voyez-vous ça! moi qui l'crovais fidèle.

HENRI.

Il l'est aussi, et celle qu'il courtise ne se plaint pas.

MICHELETTE.

Eh bien j'me plains moi, et j'voulons la voir c'te belle dame pour lui dire que monsieur Robert est faux, menteur, imposteur... comme tous les hommes.

HENRI.

Grand merci.

MICHELETTE (*se reprenant*).

Excepté vous, mon officier.

HENRI (*à part*).

Amusons-nous de son dépit. (*Haut*) Vous aurait-il fait serment d'amour?

MICHELETTE.

Il m'a fait mieux qu' c'la.

HENRI.

Ventre-saint-gris! et que vous a-t-il donc fait?

MICHELETTE (*tristement*).

Air: *N'en demandez pas davantage.*

Il m'a fait.... Vous allez l' savoir.

Il m'a fait.... promesse d' mariage.

Il m'a fait.... du matin au soir.

L' serment de n'être point volage:

De si j' l'écoulais,

Si j' lui permettats,
Il m'en ferait ben davantage.

HENRI.

N'y a-t-il dans ce village un autre garçon auquel vous puissiez donner votre main ?

MICHELETTTE.

Non, mon bon monsieur, je n' l'aimerions jamais autant qu' Robert (n' lui r'dites pas c'la au moins). Et vous croyez qu'il aime ben c't' autre dame ?

HENRI.

Serait-il Français sans cela ?

MICHELETTTE (*pleurant*).

Hé bien c'est consolant pour moi ; qu'il vienne encore par ses belles phrases, m'dire qu'il n'aime qu' sa petite Michelette, j' le recevrai joliment.

HENRI.

Rassurez-vous, ma belle enfant, celle dont je vous parlais, celle dont Robert est le favori...

MICHELETTTE.

Eh bien ?

HENRI.

N'est autre que la gloire.

MICHELETTTE.

Ah que vous m' faites de bien !

S C E N E X V I.

HENRI IV, ROBERT, GERMAINE, MICHELETTE.

GERMAINE.

T'nez, mon officier, goûtez c' vin, et vous m'en direz des nouvelles.

HENRI.

Grand merci, brave femme. (*Il boit*) Ventre-saint-gris, ce vin est délicieux.

GERMAINE.

C'est d' celui que j' réservons pour les bonnes occasions... Encore un coup à la santé du Béarnais.

HENRI.

Je vous remercie pour lui.

MICHELETTTE.

N'est-ce pas, ma mère, qu'il a l'air d'un bon vivant ?

GERMAINE (*soupirant*).

A qui l' dis-tu... si j' osais... pourquoi pas... enfans, éloignez-vous un peu. (*Robert et Michelette se tiennent à l'écart.*) Larquebuse me bat... froid... et... allons, allons, qui ne risque rien n'a rien. (*Au roi*) Mon officier, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander si vous êtes marié ?

HENRI (*à part*).

Plaisante question ! où veut-elle en venir ? (*Haut*) Non, bonne femme.

GERMAINE (*à part*).

Ah tant mieux ! (*Haut*) Votre cœur est-il libre ?

HENRI (à part).
Est-ce que... Ce serait plaisant. (Haut) Oui, bonne femme.

GERMAINE.
C'est que j'ai un bon parti à vous proposer.

HENRI (à part).
Elle va me parler de Michelette.

ROBERT (à Michelette).
Elle veut décidément se marier.

MICHELETTE.
Ma mère est folle.

HENRI (à Michelette).
Est-ce une jeune personne que vous me proposez ?

GERMAINE (minaudant).
Si l'on veut; d'ailleurs :

Air de Jadis et Aujourd'hui.

Loin de l'âge de la folie,
On plait encor par la raison;
Sans être belle on peut être jolie
Jusqu'à sa troisième saison :
Au printemps tout séduit, étonne ;
Chaleurs d'été causent des ennuis ;
On voit moins de fleurs en automne,
Mais on y cueille plus de fruits.

HENRI.
Vous avez raison... mais, dites moi, celle que vous me proposez est-elle jolie ?

GERMAINE.
Comme moi... à peu-près.

HENRI.
Grande, bien faite ?

GERMAINE.
A peu près... comme moi.

HENRI (riant).
C'est peut-être...

GERMAINE.
Vous l'avez dit, c'est moi.

HENRI.
Ah ! c'est... ventre-saint-gris, ceci demande réflexion et...
Quel est ce bruit ?

ROBERT.
Ce sont les villageois qui viennent de ce côté.

GERMAINE (enchantée).
Cet officier m'adore.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BASTIEN, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES (apportant, les uns des plats de rôtis, d'autres des salades, des fruits, des pains qu'ils posent sur les tables.)

CHŒUR.

Air du Bouquet du Roi.

Mes amis, doublons le pas,
Du roi la fête

S'apprête.

Mes amis, doublons le pas,
Un jour si beau n' se r'trouv' pas.

P L E I N C H A N T.

Le vin dût-il nous abattre,
Sans regret enivrons-nous,
Car pour fêter Henri quatre,
C'est trop peu de quatre coups.

C H Œ U R.

Mes amis, doublons etc.

B A S T I E N.

Garçons, montrez-vous bons drilles,
Et comme moi, mes amis,
Embrassez toutes les filles,
Aujourd'hui tout est permis.

C H Œ U R.

Mes amis, doublons etc.

P L E I N C H A N T.

Ah ça, je disais donc que puisque nous sommes tous
rassemblés, nous pouvons commencer...

G E R M A I N E.

Sans doute... Mon officier, placez-vous sous le grand
orme.

H E N R I.

Quoi! vous voulez...

M I C H E L E T T E.

Eh oui! c'est la place du roi.

P L E I N C H A N T.

Oui, sire, et c'est la vôtre pour le quart-d'heure.

H E N R I.

Allons, Robert, plaçons-nous. (*Le roi s'assied sur le
banc de verdure et les villageois aux tables.*)

P L E I N C H A N T.

Commençons par boire à la santé de notre bon Henri.

T O U S (*se levant*).

A la santé [de Henri!

H E N R I.

Au bonheur de mes sujets!

B A S T I E N.

C'est drôle, mais c'est qu'il fait le roi quasiment aussi
bien qu' mon oncle; on dirait qu'il n'a fait qu' ça toute sa
vie.

G E R M A I N E.

Michelette, chante-nous la chansonnette du Béarnais.

M I C H E L E T T E.

Ça y est... Ecoutez tous (*elle se lève*) le berceau de
Henri quatre.

Air nouveau de Dreuilh.

1^{er}. C O U P L E T.

Dans un de ces jours de bonheur
Où tant divine Providence,
De l'homme oubliant mainte erreur,
Fit éclater toute puissance,

Naquit, doux moment, heureux jour,
Roi si gentil, si débonnaire,
Que l'accompagnerent sur terre,
Bellonne, Pallas et l'Ampur.

C H Œ U R.

Bellonne, Pallas et l'Ampur.

2^{me}. COUPLÉT.

Vers le berceau du bon Henri,
Objet de si douce espérance,
Béarnais allaient à l'envi,
De leurs maux calmer la souffrance;
Doux souris du gentil enfant
Tant faisait oublier la peine,
Que je chantais à perdre haleine;
Tout petit il est déjà grand.

C H Œ U R.

Tout petit il est déjà grand.

3^{me}. COUPLÉT.

A dix ans, Henri promettait
La française galanterie;
A douze, le sien cœur brûlait
De gauloise chevalerie;
Sur son front et myrte et laurier,
Courbant leurs tant flexibles tiges,
Ont réalisé doux prestiges,
Puisqu'il est amant et guerrier.

B A S T I E N.

Allons la danse à présent.

*BALLET à la fin duquel Michelette pose une couronne
de lys sur la tête de Henri quatre.*

H E N R I.

Jeunes fille, que fais-tu ?

C H Œ U R.

Air : Charmante Gabrielle.

Des mains de l'innocence
Recevez ce présent,
Comme ell' toute la France
Vous l'offre en ce moment,
Au gré de leur envie
Bon Béarnais,
Régnez toute la vie
Sur les Français.

H E N R I.

Oui, mes enfans, et si Dieu me prête vie, je veux, oui
je veux que chacun de mes sujets puisse le dimanche avoir
la poule au pot.

G E R M A I N E (*extasiée*).

Ah! comme il fait bien le roi! comme il fait bien le
roi!

B A S T I E N.

Pas si bien qu' mon oncle c'pendant. Ah ça, passons au
contrat.

M I C H E L E T T E (*à Robert*).

V'là l' moment d' la crise. Digitized by Google

ROBERT.

Rassure-toi.

PLEINCHANT.

Je n'ai pas osé de signer le contrat, monsieur Bastien me permet-il de haranguer Sa Majesté.

BASTIEN.

Fiat voluntas.

PLEINCHANT.

Sire! Annibal.....

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LARQUEBUSE (en dehors).

LARQUEBUSE.

Me voilà, me voilà.

TOUT LE MONDE.

C'est l'papa Larquebuse.

LARQUEBUSE.

Oui mes amis, c'est lui, et qui vient encore vous faire part d'un nouveau bienfait du bon Henri: vous avez entendu parler de deux braconniers que j'avais arrêté? Non content de leur accorder la liberté, le roi leur a fait remettre des moyens d'existence afin de leur empêcher le braconnage.

TOUS LE MONDE.

Vive Henri quatre!

LARQUEBUSE.

Ah ça, me voilà en habit de fête et je viens....

BASTIEN.

C'est fini, j'en avons trouvé un.

LARQUEBUSE.

Trouvé un quoi?

MICHELLETTE.

Un Roi.

LARQUEBUSE.

Eh bien nous allons voir beau jeu. Ventre-saint-gris, quel est l'audacieux qui a osé prendre ma place?

HENRI (se levant).

Ventre-saint-gris! c'est moi.

LARQUEBUSE.

Que vois-je? le Roi! mes amis, c'est lui! c'est notre bon Béarnais!

TOUT LE MONDE (se prosternant),
Henri quatre!

HENRI.

Lui-même; relevez-vous, mes enfans.

CŒUR.

Air: Honneur à la musique.

Quoi! c'est le Roi de France,
Notre bon Béarnais!

Fête du Béarnais.

Divine Providence,
Voilà de tes bienfaits
Comble notre espérance;
Pour l' bonheur des Français;
Fais que son existence
Ne finisse jamais.

G E R M A I N E (à part).

Et moi qui voulais l'épouser. (Haut) Sire, je vous demande pardon...

H E N R I.

Et moi je vous demande la main de Michelette pour mon brave Robert; je m'en charge de sa dot.

B A S T I E N.

J'espère que j'ai joliment choisi le roi de la fête. (On entend le galop de plusieurs chevaux.)

R O B E R T.

J'aperçois plusieurs officiers de sa majesté qui viennent de ce côté.

H E N R I.

Que vont-ils m'apprendre?

S C E N E X I X.

LES MÊMES, UN OFFICIER, plusieurs Hommes d'armes.

L' O F F I C I E R.

Sire, je viens vous annoncer la reddition d'Amiens; à peine un parlementaire que le duc d'Anmont avait envoyé au commandant de la place a-t-il annoncé votre arrivée sous ses murs, que les habitans ont fait éclater des transports d'allégresse et ont forcé le commandant espagnol à capituler. Le peuple et les magistrats vous attendent pour vous présenter les clefs de la ville,

H E N R I.

Ventre-saint-gris! voilà le plus beau jour de ma vie! Mes amis, continuez vos danses, mon devoir m'appelle ailleurs; mais croyez que je n'oublierai jamais votre amour pour le Béarnais. Robert, restez quelques jours avec vos parens, et revenez, sous les yeux d'un roi qui vous aime, montrer aux ennemis de la France que leurs efforts seront vains tant que les Français chériront Henri IV.

C H Œ U R.

Air : Honneur à la musique.

Quoi! c'est le Roi de France,
Notre bon Béarnais!
Divine Providence,
Voilà de tes bienfaits!
Comble notre espérance;
Pour l' bonheur des Français,
Fais que son existence
Ne finisse jamais.

(Le roi sort avec les hommes d'armes.)

SCENE XX ET DERNIERE.

LARQUEBUSE, ROBERT, PLEINCHANT, GERMAINE,
MICHELETTE, BASTIEN, VILLAGEOIS, VILLAGROIS.

ROBERT.

Vit-on jamais tant de bravoure unie à tant de bonté ?

GERMAINE.

Allons, allons, pour terminer gaiement la fête, j'allons signer le contrat d' mariage de Robert et Michélette ; quant à moi j'attendrai encore.

PLEINCHANT.

Et long-temps, je l'espère.

LARQUEBUSE.

Eh bien ! mon neveu, que dis-tu de ça ?

BASTIEN.

Je dis que , puisque le roi a parlé, je dois me taire.

GERMAINE.

Mais dis donc, me v' là, il ne tient qu'à toi.....

BASTIEN

De vous épouser ? Non, j' suis trop jeune ; attendez.

LARQUEBUSE.

Quant à moi, je reprends ma royauté jusqu'à ce soir, et tâchons de célébrer encore long-temps la fête du Béarnais.

VAUDEVILLE.

Air du Vaudeville des Jumelles Béarnaises.

Au joyeux bruit des tambourins,
Aux sons des hautbois, des musettes,
A l'écho de nos gais refrains
Garçons fait's sauter les fillettes ;
L' temps peut nous frapper en chemin,
Entre l'amour et la bouteille,
Loin de songer au lendemain
Jouissons toujours de la veille.

BASTIEN.

On dit que je suis paresseux,
C'est une pure médisance ;
Il est vrai que je suis heureux
Quand je bois, mange, dors ou danse.
J' voudrais, moi qui suis bon humain,
Le dimanche quand je m'éveille,
Pour mieux attendre l' lendemain
Ne jamais voir finir la veille.

ROBERT.

Depuis des siècles, le Français
Marchant sur les pas de la gloire,
Sut chaque jour de ses succès
Remplir les pages de l'histoire.
Comme autrefois, l'épée en main,
Il est d'un ardeur sans pareille,
Prêt à vaincre le lendemain,
L'ennemi qu'il battit la veille.

G E R M A I N E.

J'en ai trois maris et pourtant,
 Loin de r'douter le mariage,
 On m' voit r'gretter à chaque instant
 L' plaisir qu'on a d'être en ménage;
 J' voudrais, sans plus ample examen,
 Un luron qui, faisant merveille,
 Soit prêt à t'nir le lendemain
 Ce qu'il sut promettre la veille.

M I C H E L E T T E (au Public).

En f'sant r'vive l' bon Henri,
 Que tout Français aime et révere,
 Nos auteurs ont fait le pari,
 De dérider l' front l' plus sévere.
 Pour eux qu' chacun d' vous soit humain,
 Et si la critique sommeille,
 Ne r'mettez pas au lendemain
 C' qui leur f'rait tant d' plaisir la veille."

2011 67

F I N.